

4° Sd 99999-25 *Br. Hoff*
INSTITUT

DE

RECHERCHE ET D'HISTOIRE

DES

TEXTES

BULLETIN N° 15

1967-1968

EXTRAIT



NACHLASS R. ELZE

ÉDITIONS DU
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, QUAI ANATOLE-FRANCE — PARIS (VII^e)

1969

(4)

LA MINUSCULE CAROLINE ET LE RENOUVEAU CULTUREL SOUS CHARLEMAGNE¹

PAR BERNHARD BISCHOFF

Parmi les résultats visibles du nouveau culturel accompli sous Charlemagne et par sa volonté, la nouvelle forme d'écriture s'est révélée l'élément le plus durable. Elle est encore valable aujourd'hui, car l'écriture universelle des caractères romains est une forme simplifiée de la minuscule caroline que les humanistes, après la période de transformation en style gothique, ont reprise dans les anciennes proportions et léguée aux imprimeurs des temps modernes.

Pendant le demi-siècle du règne de Charlemagne s'est déroulé, à l'intérieur de son empire, un événement décisif dans l'histoire de l'écriture. Les genres plus anciens qui font paraître la vie de l'écriture, dans une grande partie encore du VIII^e siècle, confuse et dépourvue de règles, à savoir l'onziale, la semi-onziale, l'écriture anglo-saxonne des régions de mission et d'une enclave comme Echternach, les types cursifs et semi-cursifs, sont remplacés comme écritures de texte des livres justement par cette minuscule; il ne change guère le tableau d'ensemble que l'onziale, encore vivante en Italie vers 800, ait été employée à l'occasion, en France et en Allemagne, pour des manuscrits liturgiques de luxe, des évangiles le plus souvent, et que l'écriture anglo-saxonne n'ait disparu à Fulda que quelques décennies plus tard. La minuscule caroline est devenue à juste titre le symbole d'une unité nouvelle.

Plus difficile à résoudre est le problème de ses rapports avec les efforts culturels de Charlemagne, ses tentatives pour élever le niveau, pour uniformiser la culture sur la base de normes sûres. Si on passe en revue un large choix de livres en minuscule caroline attribuables aux trois décennies de 780 à 810 et provenant de toutes les parties de l'empire, ces livres témoignent, à chaque page ouverte, d'une vivante variété et liberté de

1. Cet essai, dont l'objet est d'expliquer en quelques mots pourquoi et comment s'allie unité et liberté dans le concept — indispensable en paléographie — de « minuscule caroline », a paru dans le Catalogue de l'Exposition d'Aix-la-Chapelle organisée sous les auspices du Conseil de l'Europe : « Karl der Grosse. Werk und Wirkung » (Aachen, 1965), p. 206-209; édition française : « Charlemagne. Œuvre, rayonnement et survivances » (Aix-la-Chapelle, 1965), p. 204-207. Malheureusement, cette version française est gravement défigurée par des erreurs et des confusions, et sans aucune valeur. C'est pourquoi je suis sincèrement reconnaissant à M^{lle} Colette Jeudy du soin et de l'intuition dont elle a fait preuve en établissant cette nouvelle traduction.

styles ; celui qui regarde de plus près découvrira même beaucoup de différences dans la composition de l'alphabet et dans la présence ou l'absence des ligatures. Il est relativement rare que les calligraphes carolingiens aient reconnu et mis en pratique, dans la minuscule, le principe de l'alphabet sans lettres à double forme, qui était donné pour les écritures classiques et qui fut observé naturellement aussi par les scribes carolingiens. Il apparaissait avec une pureté impressionnante dans les premiers exemples du « type de Maurdrâmne » vers ou avant 780, au moins chez la plupart des scribes ; il est reconnu dans les bibles de Théodulphe.

Par contre, à la première école de la cour, dans la « phase Godescalc », cette règle n'a pas été appliquée. Aussi peu uniforme est l'emploi des ligatures dans lesquelles, il est vrai, les origines cursives de la minuscule ont laissé leurs traces. Sans doute pour les minuscules la tendance générale est-elle d'en limiter l'emploi. Mais si pour un scriptorium un style d'écriture déterminé, un type local, est devenu obligatoire et caractéristique, cela signifie en règle générale que selon un choix bien défini deux formes des lettres *a*, *d*, *n* et des ligatures étaient admises ou exigées. En plus des caractères communs régionaux se sont développés qui permettent de parler de manière plus ou moins stricte de « provinces d'écriture ». Une uniformité relative dans des régions plus larges n'a été obtenue qu'après la mort de Charlemagne avec la disparition des anciennes écritures locales, mais elle aussi est bien loin du nivellement total des différences.

La variété parmi les premières écritures carolingiennes ne s'est pas réalisée après coup par modifications d'un modèle, d'un prototype donné, mais elle est une conséquence de beaucoup d'évolutions locales antérieures qui se sont déroulées dans un rythme différent ; dans leur cours les influences d'autres sortes d'écriture, pratiquées alors notamment par les étrangers insulaires et importées par eux, ne sont pas à sous-estimer.

D'une manière analogue à la formation de la semi-onciale qui se fit sur la base de la cursive romaine récente, le développement de la minuscule du Haut Moyen Âge part de la cursive, dont l'alphabet n'avait subi que peu de changements. L'emploi de la cursive dans les manuscrits semble avoir été freiné à beaucoup d'endroits par la persistance des anciennes écritures de livres : l'onciale et, en deuxième lieu, la semi-onciale. Quand on s'est détaché d'elles et quand on a eu recours à la cursive à leur place, on a modifié de diverses façons celle-ci pour en permettre l'usage dans les livres. Les formes instables s'adaptèrent à la page et reçurent un tracé plus ferme. Des semi-cursives de caractère particulier devinrent des écritures d'école autonomes qui, le plus souvent, après une génération, cédèrent leur place à de nouveaux « types ». A d'autres endroits comme à Saint-Gall, on s'habitua à écrire presque sans ligatures les formes alors un peu alourdies de l'alphabet cursif. Parfois des types de cette sorte existèrent à côté des écritures onciales et semi-onciales écrites avec négligence et avec peu d'égard aux lois des alphabets.

Ainsi, dans la première moitié du VIII^e siècle, il y avait partout, en France, en Italie et en Allemagne, des écritures qui, entre elles, avaient

ceci de commun qu'elles différaient des écritures anciennes, qu'elles ne possédaient pas la même autorité que celles-ci et qu'elles n'étaient pas « canonisées » comme elles. On pouvait écrire avec elles de façon plus économe et elles se laissaient modeler entre les mains des calligraphes créateurs qui ont toujours existé. C'est d'elles que naquirent les nouvelles écritures minuscules dans de longs processus qui peuvent avoir commencé avant le milieu du VIII^e siècle.

Nous ne pouvons suivre jusqu'à cette période leur cours ininterrompu qu'à deux endroits qui nous présentent une documentation assez riche, à savoir à Tours et à Saint-Gall. A Tours, on trouve les premiers témoins de la minuscule vers 730, et à Saint-Gall, où les chartes commencent en 744, le type d'écriture familier aux manuscrits plus tardifs existe alors déjà en partie sous une forme rudimentaire. Que, pour presque tous les autres scriptoria, nous soyons complètement privés des antécédents de la minuscule caroline, cela fait paraître celle-ci comme « Minerve sortie de la tête de Zeus ». Je ne crois pas qu'un recours quelconque à des écritures minuscules de la basse antiquité, dont la présence serait difficile à prouver en Occident, ait déterminé l'évolution de façon décisive seulement vers le milieu du siècle ou dans son troisième quart, comme on l'a récemment supposé. De même, il me paraît assez improbable que la semi-onciale classique (beaucoup plus rarement transmise que l'onciale) ait joué un rôle considérable comme modèle, tandis que dans tel ou tel cas individuel une semi-onciale du VIII^e siècle peut avoir communiqué quelque chose de sa gravité et de sa dignité à une minuscule naissante. Lorsque ensuite on s'employa davantage à copier les nobles manuscrits anciens des Pères et des auteurs classiques, non seulement l'écriture reçut une nouvelle stimulation, mais la technique du livre aussi fut raffinée à leur exemple.

Un puissant moteur de l'évolution qui a modéré la diversité des écritures et qui finalement a mené à leur unité, ce fut le goût pour la calligraphie. Il y a eu maîtrise de l'écriture et sévère discipline d'écriture même à l'époque mérovingienne, au milieu de l'indifférence pour les règles et pour la norme ; les manuscrits en écriture de Luxeuil en sont un exemple et le « codex de Basinus » est aussi à relever. C'était sous Pépin ou peu après que furent écrits plusieurs sacramentaires, dont l'écriture disciplinée laisse supposer la régularité de modèles anglo-saxons.

On a même tenté, probablement peu après le milieu du siècle, de former des écritures livresques calligraphiques en partant de la cursive employée pour les documents de la chancellerie royale ; pour cette raison les formes anachroniques des types « ab » et « b » persistent à l'époque carolingienne, alors que le triomphe de la minuscule était déjà assuré depuis longtemps.

C'était pour Charlemagne une exigence naturelle que les livres destinés au service divin fussent écrits par des adultes travaillant d'une manière scrupuleuse « cum omni diligentia » ; même si ses exhortations ne mentionnent pas expressément l'écriture, elles portaient en elles l'obligation de prendre également le plus grand soin de l'exécution de l'écriture.

Les nouvelles créations graphiques et la discipline des scriptoria devinrent des forces actives dans la réalisation générale du programme culturel de Charlemagne.

On ne peut cependant constater aucun dirigisme de détail dans la genèse de la minuscule caroline. Si ses scribes ont accueilli tôt ou tard des améliorations éparses qui étaient favorables à la clarté de l'écriture, c'était de l'intérêt de chacun. La plus importante de ces innovations fut l'adoption du petit *a* d'origine onciale qui avait pénétré dès le milieu du VIII^e siècle pendant la période formative (attestée à Tours comme à Saint-Gall); grâce à lui on évita la confusion facile entre le *a* formé de deux *c* accolés et les deux véritables *c* voisins. On ne s'en servit pas, il est vrai, exclusivement, de sorte que le *a* oncial est considéré comme caractéristique de la vraie minuscule caroline seulement *cum grano salis*. En second lieu, peu avant 800 et probablement à la cour, on inventa une nouvelle abréviation pour la désinence fréquente *-ur* (attestée pour la première fois dans le psautier Paris, Bibl. nat., ms. lat. 13159), alors que jusque-là les abréviations de *-ur* et de *-us* étaient aisément confondues; après deux décennies elle s'était déjà étendue à tout l'empire. C'est aussi à ce moment-là qu'apparut pour la première fois le point d'interrogation, qui prit cependant aussitôt des formes très différentes.

Une véritable imitation des modèles ne fut réalisée que pour l'amélioration des écritures majuscules, notamment des capitales rustiques et monumentales, pour mettre en relief les titres, etc.; déjà les manuscrits de l'école de la cour témoignent jusqu'à quel point on imitait les modèles de la « capitalis » classique. Dans toute la « réforme carolingienne de l'écriture », c'est ici, plus que partout ailleurs, qu'on peut parler d'une revivification consciente.